

Actualité de la caverne ?

*Entretien avec Alain BADIOU,
réalisé par Rémi ASTRUC et Alexandre GEORGANDAS*

ALEXANDRE GEORGANDAS.—Au tout début de l'allégorie, Socrate dit: « Ils nous ressemblent », en parlant des prisonniers qui se trouvent à l'intérieur de la caverne. Selon vous, cette ressemblance est-elle toujours d'actualité ?

ALAIN BADIOU. — Je crois que oui. Ce que Platon tente de décrire en réalité c'est ce que, dans le vocabulaire contemporain, on appellerait l'aliénation de l'existence, de la vie. Les gens vivent dans des apparences qui sont imposées ou même fabriquées du dehors, ils croient que c'est la réalité, ils croient en tout cas que ce qu'il y a là ne peut pas être changé et est nécessaire. Ils sont donc pliés à une espèce de règle anonyme qui organise toute leur existence. C'est cela que Platon désigne dans son vocabulaire métaphysique comme « l'enfermement dans les apparences ». Or, on peut très bien dire que c'est appropriable, que cela peut convenir à la situation contemporaine. Si l'on admet l'organisation sociale du monde telle qu'elle est codée aujourd'hui par la mondialisation capitaliste, par le règne de la marchandise, par la dictature de la consommation, par les inégalités structurelles – dont on déclare ouvertement qu'elles ne peuvent pas être réduites –, tout cela constitue une caverne. Je crois que Platon n'aurait pas été désarmé devant la vision du monde contemporain. Il aurait dit au contraire d'une certaine façon que ce règne des apparences était fortifié, d'autant que nous savons parfaitement que les images, l'imagerie, au sens le plus large du terme, joue un rôle extraordinairement important dans notre monde. Tous les mécanismes de la publicité, de la propagande, du divertissement, la manière dont les gens sont cloués chez eux devant des écrans, tout cela aurait fasciné Platon, il aurait dit: « La caverne, c'est maintenant. Je la vois, elle est là. »

RÉMI ASTRUC. — Ce dispositif de la caverne, ce lieu particulier, va fasciner jusqu'à aujourd'hui les penseurs, les créateurs. De quoi cette caverne est-elle le nom ?

ALAIN BADIOU. — Il est probable que « caverne », le choix du lieu et du mot par Platon, renvoie à l'idée que le lieu de l'existence humaine est un lieu assigné, clos, absolument clos sur lui-même et où règne une fausse lumière, c'est-à-dire où en réalité l'obscurité est la loi. Mais cette obscurité se présente comme une lumière empruntée, une lumière fausse – puisque le dispositif, rappelons-le, c'est une caverne, mais c'est une caverne où il y a un feu et ce feu éclaire les objets dont il projette les ombres sur le mur. Je pense que la caverne ce n'est pas seulement le nom de l'obscurité et des ombres, ce qui signifierait qu'elle est la caverne de l'ignorance simplement – elle l'est bien sûr –, mais elle est beaucoup plus fondamentalement le lieu d'une fausse lumière, d'une lumière empruntée, dirait Platon, d'une lumière qui empêche de désirer la vraie lumière qui est extérieure, qui est le soleil – qui sera métaphorisée par Platon comme le soleil. Et au fond, la caverne c'est le nom d'une situation humaine dans laquelle premièrement règne une grande ignorance, certes, mais où aussi cette ignorance se présente comme un savoir, c'est-à-dire que cette ignorance est une ignorance de l'ignorance, métaphorisée par la fausse lumière et par les ombres ; ce à quoi Platon va opposer une sortie, nécessaire, parce que seule la sortie permet de se rendre compte de ce qu'est la vraie lumière et donc de critiquer la fausse lumière qui règne dans la caverne. Je crois que c'est très intéressant dans le monde contemporain, où la critique de la vérité, où le mode propre de l'ignorance est rempli de l'idée que nous savons tout, qu'il y a un grand savoir, et je pense qu'il est peut-être plus important aujourd'hui de discerner cette signification de la caverne, comme le lieu de la fausse lumière, plutôt que simplement comme le lieu de l'ombre qui s'opposerait à la lumière de la vérité.

R. A. — Il y a encore quelque chose d'intrigant dans cette histoire de caverne, c'est la violence qui y règne, cette oppression des hommes. De même qu'il y a une autre violence, inhérente cette fois à la philosophie (pour celui qui devient philosophe). Alors comment, en tant que philosophe justement, accepter cette idée que celle-ci soit liée à la violence ?

ALAIN BADIOU. — Je crois que ce que Platon voit ou pense, peut-être lui-même encore un peu obscurément, ce sont, sur la question de la violence que vous posez, deux choses. La première, c'est que la violence faite à l'existence humaine dont nous venons de parler, c'est-à-dire enfermement, clôture, aliénation, ignorance, fausse lumière..., que tout cela on ne peut pas – sans être dans une impasse – l'imputer à la nature humaine elle-même ; si c'était une loi de la nature humaine, il n'y aurait rien à faire. Il faut donc bien que ce soit quelque chose qui est imposé, sans doute prenant appui sur une partie négative de la nature humaine, mais ne la représentant pas tout entière. Ça, c'est l'élément optimiste de toute cette affaire. Je verrai tout à l'heure l'élément plus douteux, mais l'élément optimiste, c'est celui-là. S'il n'y avait pas une violence faite à l'humanité pour qu'elle soit dans l'état où elle se trouve, cela signifierait que c'est son état naturel et il n'y aurait donc plus d'autre issue que d'accepter cette ignorance et cette nuit. Il faut donc absolument que quelque chose ait été imposé pour qu'il y ait l'espoir d'une libération. C'est évidemment le thème dialectique que la liberté au fond n'est un peu réelle que quand elle est libération, c'est-à-dire quand elle est activité de la liberté elle-même. La liberté pure, on ne sait pas trop ce que c'est, et ça Platon le voit. Donc il y a une imposition : c'est le premier aspect de la violence qui règne dans la caverne, elle est en réalité la source paradoxale d'une espérance, puisque, s'il n'y avait pas cette imposition, on serait « caverneux » pour toujours, si je puis dire. Alors par rapport à cela, évidemment, la philosophie conçue par Platon comme la source de l'émancipation, de la libération, comporte nécessairement une violence comme contre-violence, parce que si la misère de l'existence humaine lui est imposée, il faut briser cette imposition. Et donc il va falloir s'appuyer ou trouver chez les hommes la partie positive, la partie non aliénée, la partie qui, en réalité, n'accepte pas réellement cette imposition, pour la déployer et pour organiser, disons, une sortie collective, autant que faire se peut, de ce trou noir. Platon ne recule pas devant l'idée que ceux qui sont sortis, ceux qui ont une responsabilité particulière parce qu'ils connaissent la vraie nature du lieu, doivent, en un certain sens, se montrer « violents » : il ne faut pas qu'ils espèrent que ça va se passer tout seul, qu'il y aura une spontanéité positive vers la sortie. Il faut qu'il y ait un enseignement et il va falloir d'une certaine manière forcer les gens à sortir. Platon emploie

le mot, ils ne vont pouvoir sortir que « de force » (*bía* en grec). Ça, c'est très important et intéressant et c'est la nature même de votre question. Il y a une espèce de violence philosophique, dont il faut bien comprendre qu'elle est une contre-violence. En réalité, pour Platon c'est la violence du discours, c'est la violence de la parole, c'est la violence de l'enseignement, c'est la violence qu'il exerce sur les adversaires idéologiques, sur les sophistes, etc. Ce n'est pas pacifique et ça ne peut pas l'être.

A. G. — L'allégorie met en scène un passage difficile de l'obscurité à la lumière, dans lequel on peut voir une métaphore de l'accouchement. La caverne représenterait alors la matrice féminine et, par extension, la figure de la mère (le dialogue du *Théétète* et la comparaison par Socrate de son art avec celui de sa mère, accoucheuse, va également dans ce sens). Est-ce que vous acceptez un tel rapprochement ? Et comment vous positionnez-vous par rapport à l'idée qu'il faudrait nous extraire de la femme pour accéder à la lumière ?

ALAIN BADIOU. — Votre conclusion ultime est complexe parce qu'en réalité, l'accouchement c'est-à-dire la sortie, la venue au jour, je dois rappeler qu'elle n'est possible que parce qu'elle renvoie à une situation antérieure qui la rend possible. Je le dis parce qu'il ne faudrait pas tirer la caverne du côté finalement de la représentation d'une figure féminine liée ou incarnée dans l'obscurité, l'ignorance, face à une sortie lumineuse qui serait masculine par essence. Je voudrais rappeler à ce propos que dans *Le Banquet*, la personne qui dit la vérité sur l'amour, Diotime, est une femme. Platon est, de ce point de vue-là, un féministe anticipé. C'est l'unique auteur de l'Antiquité grecque qui déclare que les femmes peuvent devenir chefs d'État. Il y a là-dessus une discussion explicite dans *La République* et Platon défend l'hypothèse que les gardiens de la Cité, c'est-à-dire les philosophes, peuvent absolument être des femmes. Je pense que la métaphore de l'accouchement est certainement latente, ou présente en réalité, dans cette affaire de caverne, qui est en effet comme le ventre primitif de l'humanité naissant à la lumière. Je pense que ça n'est pas une diatribe anti-femmes, ni directement ni indirectement, et je le pense parce que Platon a une conscience très aiguë de ce que celui qui naît, il faut bien d'une certaine manière qu'il soit déjà vivant : un mort ne naît pas, donc il faut qu'il soit déjà vivant. Et je reviens à ce qu'on disait dans la question précédente, cette part de vie qui existe déjà et qui va se développer dans la sortie à la lumière, il faut bien qu'elle soit présente. C'est pour cela que la métaphore de l'accouchement est générale chez Platon. Il s'agit toujours de faire naître, chez celui à qui on parle, le développement de quelque chose,

mais on ne peut pas le créer. Platon le déclare explicitement dans tout un passage de *La République* où il explique que la fonction du maître ne peut jamais être de s'imaginer qu'il crée un savoir totalement inexistant, et c'est évidemment toute la métaphore de la « réminiscence ». Il y a la réminiscence, c'est-à-dire qu'il y a, dans la caverne, le souvenir latent de quelque chose d'autre. Toutes ces pièces du système platonicien se raccordent de façon très cohérente les unes aux autres.

R. A. — Autre question, peut-être la plus importante : comment sortir aujourd'hui de la caverne ? Qu'est-ce que cela signifierait ?

ALAIN BADIOU. — Alors là, évidemment, si je le savais complètement, je vous le dirais. Je dis ça non pas comme esquive, mais parce que la réponse dépend de l'analyse que l'on fait du temps présent – et de ce point de vue-là, il y a des ressemblances particulières avec le temps de Platon : ce sont des temps de crise, mais en un sens autre que la simple crise économique du capitalisme contemporain. Nous vivons un temps de crise précisément sur la question que vous posez, c'est-à-dire « qu'est-ce que sortir ? ». Comme vous le savez, pendant toute une époque du vingtième siècle et du dix-neuvième, il y a eu une théorie explicite de la sortie qui portait le nom de révolution et qui consistait à dire qu'en brisant l'appareil d'État dominant, en provoquant une mutation globale de l'économie, on réalisait en fait l'émancipation, donc exactement la sortie de la caverne. Ces idées sont aujourd'hui, non pas disparues, mais elles doivent être réexaminées à raison du bilan historique du siècle précédent, de ce qui s'est passé, des tentatives avortées et des sorties qui étaient en fait de fausses sorties, voire des rentrées dans une autre caverne, encore plus noire, encore plus sombre. Donc il faut faire le bilan de tout ça et ce que je crois, c'est que nous devons absolument maintenir l'idée générique de la sortie. Je veux dire par là que je ne me rallie pas à l'idée qu'au fond il faut abandonner l'idée de la sortie et qu'on va aménager la caverne un peu mieux. Vous me direz, c'est le vieux débat entre réforme et révolution, oui, mais sous des formes nouvelles. La sortie, c'est une idée précisément différente de la brusque mutation violente de la totalité de ce qui existe. C'est trouver un passage qui n'est pas une redistribution des sièges (un peu plus confortables, avec de meilleurs écouteurs, etc., peut-être qu'on peut même de temps en temps parler à son voisin, des choses de ce genre-là), mais qui empêche quand même qu'on reste dedans parce qu'on est plus tranquille. Non, je pense qu'il faut maintenir le thème de la sortie et je le dirai simplement sous la forme d'un problème, parce que c'est l'état de la question en réalité : qu'est-ce

que c'est qu'une sortie? Comment inventer un motif à la sortie, maintenu et conservé, mais qui ne soit pas celui de la révolution totale comme événement pur, c'est-à-dire une espèce de sortie massive, dont on ne voit pas très bien d'où elle sortirait? Il faut que la sortie puisse sortir de quelque part, malgré tout. Notre problème, le problème contemporain, c'est que nous devons plutôt nous interroger sur deux points. Premièrement: maintenons-nous ou pas l'idée que nous sommes dans une caverne et qu'il faut en sortir? C'est une première discussion parce que la grande propagande, c'est: «Mais vous n'êtes pas dans une caverne!» ou bien «Mais elle n'est pas mal cette caverne! Vous pouvez être bien là-dedans.» On maintient le motif platonicien ou on ne le maintient pas. Et là deuxième question c'est: de quoi disposons-nous pour avoir des premières idées sur le chemin de la sortie? On ne peut pas dire que ce qu'il faut c'est avoir les explosifs nécessaires, qu'il faut faire sauter les murs de la caverne, ça je n'y crois pas beaucoup. Mais je pense qu'en reprenant, en marchant dans les traces de Platon, nous avons pour impératif de chercher quels sont les indices, quelles sont les dispositions, quelles sont les expériences, quels sont les éléments théoriques déjà forgés qui indiquent, qui balisent, enfin qui commencent à baliser le chemin possible d'une sortie. Voilà comment je vois l'usage que nous pouvons faire de la caverne.

R. A. — Il me vient une toute dernière question: la caverne, aujourd'hui, prend l'eau de toutes parts; le problème écologique fait que pour cette caverne, il est difficile d'imaginer des aménagements qui précisément prendraient du temps, de même qu'il devient difficile d'envisager la recherche patiente d'une sortie. Est-ce qu'on n'est pas là face un impératif d'explosion, pour une question de survie?

ALAIN BADIOU. — J'ai toujours pensé que l'hypothèse de la sortie allait de pair avec la fameuse alternative que proposait Marx et certains de ses successeurs, c'est-à-dire «socialisme ou barbarie». Peut-être que nous ne trouverons pas, assez tôt, le chemin de la sortie. C'est pour ça qu'il y a urgence d'une certaine manière. En effet, vous avez raison de dire que ça n'est pas une question qu'on puisse abandonner à un temps vague. Il y a une espèce d'urgence à tous les niveaux en réalité et de ce point de vue-là, je crois qu'il faut aussi inclure dans nos questions, la question de la temporalité, c'est-à-dire de l'urgence et de la cohérence en même temps du débat sur la possibilité ou l'impossibilité de la sortie, parce qu'il est bien vrai – d'ailleurs Platon en avait parfaitement conscience – que la formulation de l'hypothèse de la sortie et la recherche des moyens de sa réussite ne nous disent pas que la réussite est inévitable. On ne voit pas chez Platon – et c'est très intéressant aussi – de nécessité à l'œuvre.

Certains des révolutionnaires des siècles derniers ont cru à cette nécessité; ils ont cru évidemment à l'émancipation et que c'était une loi interne du monde lui-même. Platon ne le dit pas et je pense que nous devons revenir à ce que nous avons déjà discuté, lorsqu'il dit que, d'une certaine manière, il faut un peu forcer la sortie, qu'il y a quelque chose à un moment donné qui est une violence. Il faut garder cette idée-là. L'écologie n'est qu'un aspect, peut-être même un symbole imaginaire, de type messianique, du sentiment que notre monde appelle pour sauver le destin de l'humanité vivante, une sorte de violence. C'est la violence de l'urgence, la violence de ce que nous avons à dire, la responsabilité de ce que nous avons à dire à tout le monde sur le fait que peut-être le temps est compté et que c'est en effet ou la sortie ou la barbarie, et non pas la sortie ou un confort moyen qui pourrait être perpétuel.

La Caverne, la simulation et les mondes virtuels

Jean-François MATTÉI

PAUL VALÉRY, dans une conférence faite à la Sorbonne en 1939 à l'occasion du centenaire de la photographie, remarquait :

“Qu'est-ce que la fameuse caverne de Platon, si ce n'est déjà une chambre noire, la plus grande, je pense, que l'on ait jamais réalisée. S'il eût réduit à un très petit trou l'ouverture de son antre, et revêtu d'une couche sensible la paroi qui lui servait d'écran, Platon, en développant son fond de caverne, eût obtenu un gigantesque film.”

Si Valéry est l'un des premiers à voir en Platon l'« inventeur » du cinéma et donc de la réalité virtuelle, de nombreux auteurs ont spéculé sur le thème de la caverne. De fait, cela fait pratiquement vingt-cinq siècles que philosophes, écrivains et poètes exploitent ce célèbre récit platonicien de *La République* – citons par exemple Calderon avec *La vie est un songe*, ou Corneille au début de *L'illusion comique*, le texte le plus significatif à cet égard étant sans doute *L'Invention de Morel* de l'Argentin Adolfo Bioy Casarés en 1940.

Pour ma part, j'ai publié en 2013 aux éditions François Bourin *La Puissance du simulacre. Dans les pas de Platon*, où j'essaie de montrer que nous vivons aujourd'hui dans un monde totalement virtuel. Cela avait déjà été dit par Jean Baudrillard en 1981 dans un ouvrage intitulé *Simulacres et simulation* où il explique – bien qu'il ne cite pas la caverne de Platon – que nous vivons dans un univers « hyper-réel » dans lequel la réalité simulée est beaucoup plus forte que la réalité vécue (remarquons au passage que ce livre apparaît très brièvement sur l'écran comme une référence évidente dans le film *Matrix* de Lana et Andy Wachowski). Baudrillard fait remarquer qu'à force d'entrer dans des univers virtuels, c'est-à-dire des univers maîtrisés par l'image, nous avons perdu pied avec le réel, pour autant que le réel existe. Je dis « pour autant qu'il existe »